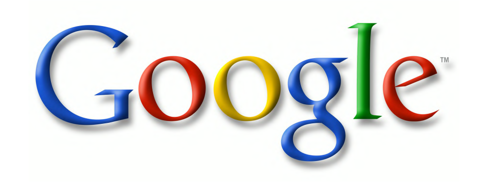
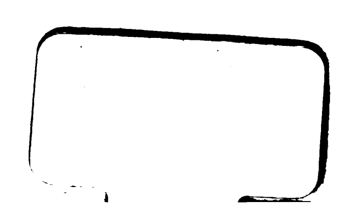





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

LES MOINES

JUSTIFICATION DU TIRAGE

			Numéros.
10	exemplaires	sur papier de couleur,	1 à 10
50	—	sur papier Whatman,	11 à 60
290	—	sur beau papier vélin teinté,	61 à 350

N° 133

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.



F. STEHLICH

LES MOINES

COMÉDIE SATIRIQUE

ÉCRITE PAR LES PP. JÉSUITES

Du collège de Clermont, dit de Louis-le-Grand

A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

Publiée d'après un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève

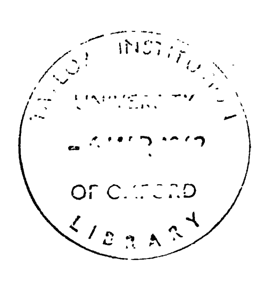


ROUEN

CHEZ J. LEMONNYER, LIBRAIRE

Passage Saint-Herbland.

1880





AVIS AU LECTEUR



Voici, certes, une pièce qui a de quoi surprendre quand on en connaît les auteurs. Comment! des moines, des capucins ridiculisés, bafoués! Est-ce à croire?

Hélas, oui! Sans un heureux hasard qui en a fait tomber entre les mains d'un érudit une copie manuscrite, probablement unique, conservée à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, qui pouvait s'attendre à une si désopilante satire contre les moines, et cela de la part d'hommes religieux qui se disent de la Compagnie de Jésus, et qui, pour cette raison, devaient montrer plus de charité envers

des religieux cloîtrés, répréhensibles sans doute, mais dont les dérèglements ne demandaient pas pour l'édification des fidèles, d'être exposés en plein théâtre?

Ce n'est pas qu'en cette rencontre, nous veuillons prendre la défense des moines, capucins ou autres. Hélas! l'histoire et la satire sont d'accord pour nous apprendre les nombreux désordres qui s'étaient glissés dans les monastères, et bien contrairement à la discipline de leur institution.

On a beaucoup écrit contre les moines. On les a toujours dépeints comme adonnés au vin et à la bonne chère, et livrés à tous les appétits sensuels.

« *O Monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi!* » leur criait-on de toutes parts. Mais ils n'en tenaient aucun compte, bien qu'encore l'apôtre saint Paul eût dit :

« *Non potestis calicem Domini bibere et Dæmoniorum!* »

On a plaisanté de tout temps, et on riait de tous cotés sur cette propension des moines à caresser la dive bouteille. Sans vouloir nous livrer ici à un luxe de citations, et nous écarter de l'époque de notre opéra,

nous rappelerons seulement ce que disait de ses moines, un abbé du couvent de Châtillon-sur-Seine; poète bel esprit, fort aimé du cardinal de Richelieu, pour sa gaîté et ses saillies. Est-il besoin de nommer Boisrobert, mort en 1662? Ecoutez-bien :

. . . .

Mes moines sont cinq pauvres diables,
Portraits d'animaux raisonnables,
Mais qui n'ont pas plus de raison
Qu'en pourrait avoir un oison.
Ils ont courte et maigre pitance,
Mais ils ont grosse et large pance,
Et par leur ventre je connoi
Qu'ils ont moins de souci que moi.
Sans livre ils chantent par routine,
Un jargon qu'à peine on devine.
On connoît moins dans leur canton
Le latin que le Bas-Breton,
Mais ils boivent, comme il me semble,
Mieux qne tous les cantons ensemble.

Aussi le dessein des P. P. Jésuites dans la composition de leur pièce, était-il « de faire « voir, non pas la puissance de l'amour sur « tous les hommes, c'est un sujet usé, mais « la force du vin sur tous les moines. »

Et tu pourras, cher lecteur, juger s'ils l'ont bien et dignement exécuté.

Cette pièce, ou plutôt cet opéra bouffon fut joué au collège de Clermont, dit Louis-le-Grand, devant un public nombreux et choisi, où se trouvait le Père La Chaise, confesseur de Louis XIV, qui, dit-on, aurait fort applaudi la pièce.

Cette satire contre les moines, eut un tel succès et un si grand retentissement, que ceux qui en étaient les victimes s'en émurent à bon droit. L'archevêque de Reims, Letellier, ennemi déclaré des Jésuites, s'étant procuré une copie de cet opéra, la fit imprimer à ses frais. Les R.R. P.P., informés de ce fait, comprirent combien cette publicité donnée à une bouffonnerie qu'ils n'avaient composée que pour eux-mêmes et leurs amis, et comme on dit, pour être jouée en famille, allait leur susciter dans la gent monacale de nombreux et irréconciliables ennemis. Ils usèrent donc de tous leurs moyens et de leur influence pour empêcher la dispersion dans le public des exemplaires imprimés. Ils obtinrent même du roi un ordre pour se faire mettre en possession de l'édition faite par l'archevêque. « Ils réussirent si bien qu'en effet on n'en a vu aucun

exemplaire. » Toute l'édition fut détruite.

Mais il entrait sans doute dans les desseins de la Providence, pour parler comme les théologiens, qu'une des copies de cet opéra, qui avaient été données à quelques amis sûrs et discrets des Jésuites, vînt jusqu'à nous pour montrer à la postérité quels étaient les talents multiples des membres de la Compagnie de Jésus, et surtout combien était inné chez eux le goût du théâtre.

Car, comme le fait observer l'auteur de la — « Lettre à un amy » — qu'on lira plus loin :

« Ils aiment la comédie, et ils sont néz
« comédiens, c'est en deux mots faire leur
« éloge, mais un éloge que nous leur devons :
« car enfin, quel bien n'ont-ils pas fait dans
« le monde par cet endroit ? »

Cette opinion n'est pas particulière à l'auteur que nous avons cité. Elle était partagée par tous ceux qui ont connu les Jésuites d'alors.

Voici ce que nous trouvons sur ce sujet dans l' « Arrest de la cour du Parnasse pour les Jésuites [1]. »

[1] Poème, avec notes et figures. *A Delphes, chez Pa-*

C'est Apollon qui parle :

Le spectacle à chacun en tout temps est licite.
N'est-il pas tous les ans donné chez le Jésuite ?
Je suis vingt fois le jour pour cela consulté,
Par le jeune troupeau chez Ignace enfanté.
A l'Hôtel de Clermont[1] est-ce qu'on se refuse
Aux doux enchantements offerts par chaque Muse ?
Du grand Opera même on y voit des danseurs,
Et Momus très-souvent lui prête ses farceurs.
N'ont-ils pas à Rouen[2] même, en un sanctuaire
Où d'un Dieu mis à mort ils offrent le mystère,
Sur un galant théâtre, ouvert à tous les yeux,
Elevé du Plaisir le trône glorieux ?

Cette pièce sur les moines, qui se trouve, avons-nous dit, à la bibliothèque de Sainte Geneviève, sous le nº *40 z-f 7*, est accompagnée d'une — « Lettre à un amy », — lettre non signée, très-développée, où les Jésuites et

gliarini, libraire, 1762, avec permission et privilège d'Apollon. In-12, de 55 pages, front. gravé.

[1] Au collège Louis-le-Grand, autrefois Hôtel de Clermont, rue Saint-Jacques, les Jésuites donnaient tous les ans une tragédie, où ils appeloient tous les acteurs et actrices de divers spectacles de Paris. Ce collège fut fermé le 1er avril 1762, par arrêt du Parlement de Paris du 6 août 1761.

[2] Le Parlement de Normandie fit brûler à côté des constitutions jésuitiques, le 12 février 1762, le ballet moral intitulé : « Le Plaisir sage et réglé, » des 10 et 12 août 1750, représenté la même année sur le théâtre des Jésuites de Rouen.

l'œuvre en question sont appréciés et jugés avec beaucoup d'esprit, et non moins de malice. L'auteur de cette lettre, un contemporain, qui dit tenir la copie de l'Opéra susdit d'un ami, grand ami lui-même des Jésuites, est donc un contemporain, dont le jugement sur les faits et gestes de ces R.R. P.P., peut n'être pas sans quelque valeur, quoiqu'en se posant comme le défenseur des disciples de Loyola, il soit au fond leur adversaire. Toutefois, la fine et spirituelle ironie qui règne dans cette lettre, en fait une pièce non moins exquise et non moins récréative que le susdit opéra auquel elle sert d'utile introduction. On y trouve en outre, une analyse complète de cette bouffonnerie.

Aussi, ne voulant pas t'enlever, cher lecteur, le plaisir de savourer pleinement et dans toute leur primeur l'une et l'autre pièce, nous arrêterons ici notre plume, et te laisserons juge de décider si, comme le déclare l'auteur de la — « Lettre à un amy », — l'Opéra des moines est un des meilleurs ouvrages qui soient jamais sortis des mains des Jésuites. »

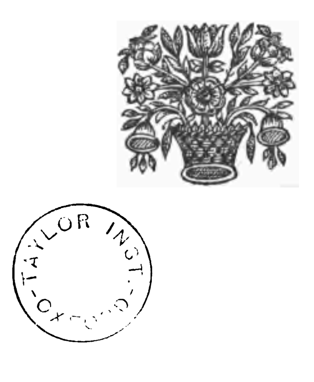
Quant à nous, nous n'hésitons pas à décla-

rer qu'il n'est rien de plus judicieux, de plus ironique, de plus mordant à l'endroit des Jésuites, que cette — « Lettre à un amy ». —

N'oublions pas de dire que cet opéra bouffon, inconnu à l'auteur du ou de *Le théâtre chez les Jésuites*, aussi bien que quelques autres pièces qui lui ont été signalées, ne sera pas un des moins curieux documents appelés à jeter un jour plus complet sur l'histoire théâtrale et la bibliographie dramatique des R.R. P.P. Jésuites.

EXPLICIT.

A. CHASSANT.





LETTRE A UN AMY

Il faut l'avouer, Monsieur, *ce ſont d'aimables gens que les Jeſuites ; on a grand tort de leur vouloir tant de mal. Ils ne cherchent qu'à divertir le public &, ſans eux, je doute ſi l'on rirait la moitié de ce que l'on rit. Ils perſécutent, il eſt vrai ; mais qui ? Des gens qui déclarent eux-mêmes la guerre aux plaiſirs, qui n'ont pas la moindre complaiſance ni pour eux ni pour les autres, qui traitent, pour ainſy dire, la nature humaine de Turc à More, & qui ne parlans que d'Evangile & de croix, tiennent ſans ceſſe des diſcours accablans, & achevent de deſeſperer par leur conduite ; gens intraitables qui viennent à tous momens vous faire des leçons, qu'on a même de la peine à entendre, mais gens encor plus irreprochables, qui vous donnent en tout des exemples qu'il n'eſt pas poſſible de ſuivre. Les Jeſuites ont donc raiſon de faire ce qu'ils*

peuvent pour exterminer cette race melancholique, ſevere, ces ennemis irreconciliables des plaiſirs, ces peſtes de la vie, en un mot ces empoiſonneurs publics, qui repandent le venin de leur morale ſur tous les divertiſſemens, & nous devons leur ſçavoir gré de leurs efforts ; mais nous n'avons pas moins d'obligation à ces Pères de nous ſoutenir comme ils ſont par des actions et de mettre nos mœurs à couvert de toute cenſure par leur propre conduite. Les ſpectacles ſont ſeverement defendus par ces hommes rigides dont je viens de parler ; les bons Pères les permettent. Ce n'eſt point aſſez, ils en donnent eux-mêmes, & pour nous prouver que nous pouvons y aſſiſter ſans rien craindre, admirez leur complaiſance : ils veulent bien jouer des pieces de leur façon, où ils ſont auteurs & acteurs tout enſemble ; telle eſt celle que je vous envoie aujourd'huy. Pour vous en faire l'hiſtoire, qu'il eſt à propos de ne pas ignorer, trouvez bon que je reprenne la choſe de plus haut.

Les PP. Jeſuites du college de Clermont, dit de Louis-le-Grand, pour ſe delaſſer de leurs travaux prodigieux, vont tous les ans, pendant les vacances de ſeptembre, ſe divertir dans leur maiſon de campagne de Gentilly. Ils ont coutume de ſe partager en deux troupes, dont chacune y ſejourne quinze jours de ſuite. Comme ce ſont tous gens d'eſprit, incapables de prendre goût aux plaiſirs ordinaires, ils inventent chaque année quelque nouveau jeu egalement convenable à leurs inclinations & à leurs talens. Tantôt c'eſt un Parlement comique où chacun a ſa charge & ſon emploi : juges venerables, avocats eloquens, officiers exacts, rien ne ſe dement dans ce nouvel areopage ; on agite des cauſes egale-

*ment ridicules & divertiſſantes, & le plaiſir de ces aſſemblées, qui ſe tiennent ordinairement le ſoir, eſt toujours pouſſé bien avant dans la nuit; tantôt c'eſt un corps de metier où il eſt queſtion de recevoir un nouveau maître. Les vieux Pères, comme les anciens du corps, interrogent l'aſpirant ſur ce qu'il doit ſavoir avant ſa reception; en ſorte que ſi c'eſt un ſavetier, il n'eſt pas trop pour luy d'avoir au moins appris par cœur toute la doctrine contenue dans l'*Almanack Savata. *Quelquefois, ce ſont des ſoldats qu'il s'agit de dreſſer; on leur fait faire l'exercice, on leur apprend à tourner à droite & à gauche, à avancer & à tenir la pique comme il faut, en un mot, à ſe conduire dans une bataille; en ſorte que, dans ces occaſions, il ne manque aucune circonſtance que des coups de baſton, ſi cependant ils ſont neceſſaires à des eleves ſi dociles; enfin ce ſont quelquesfois de ſimples entretiens où chacun eſt obligé de raconter ſon hiſtoire & de dire ſon bon mot. Les Chroniques du roy Gargantua, le Theatre des Farces de Maroquin avec ſon teſtament drolifique, les Aventures de Buſcon, les Facetieuſes rencontres de Verboquet, les Debats de Gringallet & de Guillot Gorgeu ſon maître, & mille autres jolis livres ſont les magaſins ordinaires où chacun puiſe de quoi fournir à ces conferences agreables. Mais comme le grand penchant de ces Peres eſt pour les ſpectacles, leurs jeux les plus ordinaires ſont des jeux de theatre. C'eſt preſque tous les ans ou comedie, ou tragedie, ou opera, quelquesfois meme tout cela à la fois. Des morceaux de papier de diverſes couleurs collez enſemble leur ſervoient autres fois d'habits de theatre; à preſent qu'ils en ont dans leur college une friperie complette où il y*

a de quoy parer une troupe entiere de comediens, je ne repond pas qu'ils n'en aient d'autres. Quoi qu'il en ſoit, Monsieur, *on peut dire qu'il n'y a rien de plus agreable que les pieces qu'ils repreſentent. Figurez-vous les funerailles de M. Janſenius, que quatre Jeſuites, deguiſez en autant de diables, emportent en corps & en ame dans les enfers. Les Jeſuites fameux & les plus fameux Janſeniſtes qui ſe trouvent dans les Champs-Eliſées & qui s'y battent encor de maniere à intereſſer Pluton dans leur querelle; l'apotheoſe burleſque de M. Arnaud dont par deriſion on porte le cœur en triomphe à Port-Royal des Champs, où on luy fait une eſpece d'oraiſon funebre entrecoupée de mille apoſtrophes ridicules; le voiage de M. de Ligny à Carcaſſonne, où il a le chagrin de voir qu'on l'a joué par le moien de quelques lettres contrefaites, & d'un faux nom qu'il n'a pas ſçu diſtinguer du veritable, & cent autres choſes que vous pouvez bien vous imaginer ſans qu'il ſoit beſoin que j'entre dans un plus grand detail. Ce ſont les matieres les plus ordinaires de ces pieces.*

Voila, comme vous voyez, Monsieur, *des ſujets fort agreables pour les Peres. Ils ne laiſſent pas pourtant d'en ſortir quelques fois. Leurs jeux ne roulent pas toujours ſur le janſeniſme. Cela paroit ennuyant ; &, après tout, la matiere n'eſt pas inepuiſable ; toutes les ſocietez viennent ſur les rangs. Les Capucins en particulier paroiſſent ſouvent ſur la ſcene. Leur barbe venerable, leur declamation naſillante, leurs contorſions menagées, leurs poches & l'exercice de la ſandale ont ſouvent fourni aux bons Peres de quoi ſe divertir. Il en eſt de meme de tous les autres religieux, juſqu'à ce qu'enfin, las de les jouer ainſi en detail, ils*

ont cru qu'il falloit une bonne fois les jouer tous en gros, prenant un caractere qui put leur convenir à tous, & c'est le sujet de l'opera dont je vous fais part aujourd'huy.

C'est donc dans ces jours de feste & de plaisir que les Jesuites composerent, il y a quelques années, cette charmante piece. De vous dire en particulier quels en furent les auteurs, c'est ce que les Jesuites eux-memes ne diroient peut-être pas bien precisement, car ce n'est point un ouvrage qu'on puisse attribuer à quelques particuliers seulement; c'est celuy de tous les Jesuites qui se trouverent à Gentilly; chacun y voulut avoir part, chacun y travailla de son costé. Il n'y en eut point qui n'y mit son petit mot. Les vieux Peres meme s'eveillans rappelerent leurs anciennes idées & ramasserent assez de poesie pour faire chacun une chanson. Ce projet seul leur parut si beau & si bien inventé qu'il valut à tous d'avoir bien mérité d'Appollon & des Muses. Et en effet, on peut dire que c'est un des meilleurs ouvrages qui soit jamais sorti des mains des Jesuites. En voicy le dessein.

Le dessein de cet opera consiste à faire voir, non pas la puissance de l'amour sur tous les hommes, c'est un sujet usé & qu'ils ne savent pas traiter comme il faut, mais la force du vin sur tous les moines. Les memes combats que l'on voit, les memes intrigues qu'on remarque, les memes plaintes qu'on entend dans l'empire amoureux se font voir, se font remarquer, se font entendre dans les monasteres, & l'on est icy pas moins passionné pour une bouteille qu'on l'est là pour une Angelique ou pour une Ariadne. Voila donc deja quelque chose de fort nouveau. Ajoutez à cela, Monsieur, *que ce*

ne ſont point des Amadis ou des Rollands, S.[1]*, des heros imaginaires, qu'on ſait n'avoir jamais eſté, & encor moins des dieux fabuleux qu'on eſt las de voir ſur les theatres, mais que ce ſont des hommes effectifs, des acteurs qui ſe repreſentent eux memes, en un mot de vrais moines que l'on voit tous les jours de ſes yeux & qui n'ont pas beſoin de ſe deguiſer pour paroitre ſur la ſcene. Voions à preſent la conduite de cette piece, car je crois que vous ne ſerez pas faché d'en lire d'abord le precis.*

Elle eſt diviſée en trois actes avec autant d'intermedes. Dans le premier acte, un prieur aſſemble ſes moines pour leur donner un repas magnifique, & les moines de leur coſté louent la magnificence du prieur, lorſqu'un bigot, ſeul buveur d'eau qui ſe trouve dans le monaſtere, paroit par haſard dans la ſalle où ſe tient l'aſſemblée. On a tant d'averſion pour luy qu'il eſt auſſitot paié de ſa curioſité par une greſle de coups qui luy viennent de toutes parts; en ſorte qu'il eſt obligé de ſe retirer. A peine eſt-il ſorti que les moines ſe mettent en-train à l'exemple du prieur, qui leur demande pour toute marque d'attachement que chacun boive comme luy. On fait enſuite quelque pauſe en attendant les queſteurs qui doivent bientot revenir de ville. Cet intervalle ſe paſſe à danser, à ſauter & à chanter les avantages de la vie des moines dont les jours s'ecoulent dans les delices; on ſe moque en paſſant de la ſimplicité de ces devotes qui croient bonnement que les Peres ſont fort mortifiez & qui, dans cette penſée, leur donnent abondamment de quoy fournir à leurs plaiſirs. On en

[1] *S.* eſt mis ici pour *ſcilicet*, ſavoir, c'eſt-à-dire.

eſt là lorſque les queſteurs arrivent. Le prieur leur ſouhaite la paix, pourvu que la beſace ſoit pleine & les moines n'en doutant pas recommencent à louër leur bonheur, lorſque s'appercevans qu'ils ſont trompez, ils ſe ruent bruſquement ſur les queſteurs & les forcent à coups de diſcipline de prendre la fuite. Ils les ſuivent & ſortent tous en deſordre.

Le deuxieme acte s'ouvre par l'entretien de deux moines & du bigot. Celuy-cy ſe plaint de la rigueur avec laquelle on l'a traité, tandis que ceux-là luy inſultent & luy promettent de le mieux ſervir une autre fois. Le bigot ſe voiant ſeul, prend la réſolution de ſe venger. Il n'en trouve point d'abord de meilleur moien que de boire plus que les autres, & de joindre à la qualité de plus grand Berthier[1] *du couvent, celle du plus illuſtre beuveur. C'eſt ainſy qu'on monte aux honneurs. Il tache de s'affermir dans cette reſolution, lorſqu'il apperçoit les queſteurs qui viennent d'etre diſciplinez au moyſe*[2]*, ſe plaignans du rude traitement qu'on leur a fait. Le bigot ſe ſervant de l'occaſion pour faire avec eux un parti formidable, leur fait valoir la qualité de devot, toujours redoutable quand il eſt en courroux. Ils s'animent tous à la vengeance en beuvant un flacon qu'un des queſteurs avoit mis en ſequeſtre, tandis qu'on etrilloit ſes compagnons. Sur ces entrefaites, les autres Peres du couvent, prenans part à l'infortune des queſteurs leurs bons amis, viennent tous armés de pied en cap leur offrir leur ſervice. Le*

[1] Berthier, directeur de dévotes appelées Berthes, attachées à leurs directeurs.

[2] Moyſe, lieu deſtiné dans les couvents pour ſe donner la diſcipline.

ſacriſtain, l'apotiquaire, le portier, l'infirmier, le tailleur, le ſommelier, le cuiſinier, tous avec les inſtrumens qui leur ſont propres, paroiſſent determinez à faire des merveilles & commencent en effet par enfoncer le cellier, & s'emparer de la cave.

Dans le troiſieme acte, un moine vient avertir le prieur, qui dort encor, de ce qui ſe paſſe dans le couvent. Le prieur, alarmé, ſe leve en haſte & va ſe mettre à la teſte des moines qui l'attendent. Alors on voit deux armées conſiderables : d'un coſté, les queſteurs & les freres conduits par le bigot; de l'autre, les moines commandez par le prieur. On donne le combat, partout on voit voler les bouteilles, les pots & les verres, qui ſont les principales armes dont on ſe ſert dans cette bataille & dont chacun a pu amplement ſe munir. La vie du prieur eſt en danger par un coup que va lui porter le cuiſinier, lorſque ce heros attendri par les cris de ſon adverſaire atterré & plus encor par l'excellent vin que contient une bouteille que celuy-cy luy oppoſe & qu'il faut rompre pour aller juſqu'à luy, fait quartier malgré les diſcours de quelques-uns de ſes camarades. Le bigot ſurtout ne peut lui pardonner cette lacheté, & de la broche qu'il luy arrache rompt la bouteille du prieur. A ce triſte evenement tous les eſprits ſont changez. La liqueur repandue frappant tout à coup les combattans, les fait paſſer de la fureur à la compaſſion, & crainte d'un plus grand malheur on penſe ſur le champ à faire la paix. Elle ſe conclut, à condition que tout le monde boira deſormais tant qu'il voudra. Pour commencer à accomplir la condition & former pour toujours le nœud d'une veritable intelligence, chacun prend un verre en main, tandis qu'un frere court à la cave chercher du

vin. Voila le denouement de la piece qui ſe termine par une chanſon où l'on ne ſe contente plus de faire voir les avantages de la vie monaſtique ſur celle des gens du monde, mais où l'on fait encor ſentir la difference qu'il y a entre les moines & ces doctes Loyolas qui, avec tout leur gout pour le latin & leur habileté, ne ſavent ſeulement pas s'enyvrer aux jours gras.

Pour les intermedes, le premier eſt la confirmation d'un prieur dans ſa charge, & l'election de quelques nouveaux officiers.

Le deuxieme eſt la reception de quatre novices.

Le troiſieme, ce ſont les reglemens du prieur.

Dans le premier, l'on voit les talens neceſſaires à un bon prieur qui doit donner largement à boire à ſes moines & qui doit ſurtout montrer luy-meme l'exemple; les qualitez d'un bon queſteur, qui doit avoir une mine doucereuſe & un air impoſant; la diſcretion d'un ſonneur, qui ne doit point ſe mettre en peine ſi les moines ne viennent pas à matines puiſqu'il ne ſonne que pour etourdir les voiſins; & enfin l'inutilité d'un bibliothecaire, vu qu'on ne ſe pique pas dans le couvent de beaucoup frequenter les bibliotheques, qu'on abandonne aux hiboux.

Dans le deuxieme viennent quatre poſtulans dont l'un, ſur le refus qu'on leur fait de les recevoir, parce que le couvent eſt plein, s'offre à loger dans le cellier. Et comme on perſiſte à les refuſer, il promet ſix pieces de vigne, ſur quoi celuy-la eſt reçu à bras ouverts. L'autre fait des paſtez excellens; ſa qualité de patiſſier luy eſt favorable. Pour le troiſieme qui entend la procedure, on ne luy repond rien, lorſque le dernier qui eſt un ſuiſſe qui ſe donne pour cuiſinier, eſt admis avec

plaiſir, parce qu'etant interrogé quel eſt le meilleur ragout, il a judicieuſement repondu que c'eſt celuy qui fait le mieux boire. Enfin, dans le troiſieme intermede, on parle de l'excellence d'un bon queſteur & de ſes devoirs; on les avertit tous de rapporter fidelement au couvent ce qu'on leur aura donné, puiſque ce qu'ils queſtent n'eſt point pour eux, mais pour la confrairie; on donne ordre aux moines, quand ils mangeront dehors, de ne ſe point faire preſſer pour boire, & quand ils dineront au couvent, de ſe contenter quelques fois, en certain tems de diſette, de trois ou quatre pintes ſans ſe plaindre de la modicité de la pitance. Pour les freres, on leur ordonne, ſous peine de ne boire que du vent, de ſervir toujours du vin frais. C'eſt par où finiſſent les reglemens du prieur, qui promet joie & lieſſe à quiconque les gardera.

Vous voudriez peut-etre ſavoir à preſent, Monsieur, *comment cette piece eſt venue juſqu'à moy. Il n'eſt pas difficile de vous ſatisfaire ſur cet article. Je l'ai eue d'un de mes amis, grand ami luy-meme des RR. PP., qui ſans doute luy ont donné comme un preſent qu'ils ont fait à bien d'autres qu'ils honorent de leur confidence, mais qui n'ont pas tous egalement bien repondu à leur amitié. Car enfin les Jeſuites n'ont pas pretendu que cet ouvrage parut ou qu'au moins on le vit ſous leur nom. C'eſt pourtant ce qui manqua d'arriver il y a quelques années par la trahiſon de quelques-uns de ceux à qui ils en avoient fait part. Ceux-cy, pour les chagriner, le mirent entre les mains de M. l'Arch. de Reims, qui le fit d'abord imprimer à ſes depens, en ſorte que la piece alloit etre publique, ſi les Jeſuites, toujours attentifs à obſerver les demarches de ce pre-*

lat, ſi formidable pour eux, aiant ſçu ce qui ſe tramoit & ne doutans point que les moines n'euſſent contre eux tout le reſſentiment qu'une pareille ſatire pourroit leur inſpirer ſi elle paroiſſoit dans le monde, n'euſſent paré adroitement le coup & n'euſſent fait, par ordre du Roy, enlever tous les exemplaires. Ils y reuſſirent ſi bien qu'en effet on n'en a vu aucun.

Apres tout, Monsieur, *ne trouvez-vous pas qu'on a eu tort de ſupprimer cet ouvrage & que, les interets des Jeſuites à part, il ſeroit bon qu'il parut. N'a-t'on pas raiſon de reprendre les moines, & tous les religieux, excepté les Jeſuites : car c'eſt l'etendue qu'on donne icy à ce nom; n'a-t'on pas raiſon, dis-je, de les reprendre de l'attachement qu'ils ont à leur bouche.*

Tout ce qu'on en dit dans cette piece, ne ſont-ce pas des repetitions de ce que les Heretiques en ont dit cent fois? Quelle honte n'eſt-ce deja pas pour nous qu'ils nous aient prevenus ſur ce ſujet & qu'ils puiſſent nous reprocher que nous n'avons parlé qu'aprez eux? Je vous avoue qu'il ne tiendroit pas à moi que cet opera ne fut repreſenté par l'Academie royale de muſique quoiqu'on n'eſtime gueres les operas nouveaux. Je repondrois par avance du gout du public. Le R. P. de Lachaiſe & les plus notables de la Societé qui ſe ſont trouvez à la repreſentation de cette piece & qui luy ont donné leurs applaudiſſemens, n'étoient pas gens à ſe contenter de peu de choſe. Mais ceſſons de faire des ſouhaits inutiles. Concluons ſeulement que les Jeſuites ſont toujours incomparables, mais qu'ils ſe ſurpaſſent eux-memes dans les ſpectacles & que, malgré le grand nombre de ceux qu'ils repreſentent, ils paroiſſent toujours de nouveaux hommes. On ne peut avoir plus de

penchant qu'ils en ont pour le theatre, mais peut-on avoir plus de gout? Tout je trouve en eux favorable pour y reuſſir, l'inclination & le talent. C'eſt leur inclination dominante, c'eſt leur talent le plus ordinaire. Ils aiment la comedie & ils ſont nez comediens. C'eſt en deux mots faire leur eloge, mais un eloge que nous leur devons : car enfin quel bien n'ont-ils pas fait dans le monde par cet endroit ?

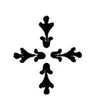
Il y a eu de tous tems des tragedies, des ballets, des maſcarades & des ſpectacles, mais y en a-t'il jamais tant eu que depuis l'etabliſſement des Jeſuïtes qui formans dans le monde differentes troupes ont repandu partout un nouveau gout pour tout ce qui s'appelle deguiſement? Leurs colleges ſont des theatres toujours dreſſez : celuy de Clermont en particulier en eſt une preuve. En quelque tems de l'année que ce ſoit, peut-on entrer dans une cour, dans une ſale, dans une claſſe, dans une chambre meme ſans y remarquer des appareils ou des veſtiges de quelques ſpectacles? Les enfans qu'ils elevent dans cette agitation louable & ces exercices glorieux, au ſortir de leurs etudes, accoutumez au mouvement, ſe trouvent dans le monde comme au college, heureuſement diſpoſez à ſe deguiſer ſans ceſſe & à jouer en particulier & en public des rolles qui ne different en rien de ceux qu'ils viennent de ſoutenir. De là cette inclination generale pour les bals & pour les aſſemblées; de là ces deguiſemens groteſques, ces changemens continuels, ces ſcenes toujours nouvelles; de là enfin ce carnaval, qu'on voit avec plaiſir empieter & s'etendre toujours davantage, ce qui fait eſperer à ceux qui aiment la joie que bientot toute l'année ne ſera qu'un careme prenant continuel. Voila ce que l'on

doit aux Jesuites; mais que ne leur doit-on pas encor, de sanctifier ces spectacles & ces jeux! Car n'est-ce pas ce qu'ils font aux bonnes festes de l'année dans leur eglise de Saint-Loüis? Quel plaisir d'y voir un theatre chargé de jeunes garçons & de jeunes filles representans ces memes festes d'une maniere egalement sensible & instructive; c'est un tour delicat pour inspirer la religion. Combien de gens doivent à ces pieuses mascarades la connoissance de nos misteres? Mais nous n'aurions jamais fait si nous voulions repasser sur toutes les obligations que nous avons à ces Peres. Contentons-nous de dire à leur louange que ce sont des hommes merveilleux destinez egalement à conserver au monde sa religion & ses plaisirs.

Au reste, MONSIEUR, *comme les airs de la piece que je vous envoye sont tous ou vaudevilles ou parodies d'opera, je me suis dispensé de vous les envoier; notez, pour peu qu'on se soit appliqué au chant, il est trez-aisé de les trouver. Il ne faut pas pour les chanter savoir plus de musique que paroissent en savoir nos acteurs de la foire Saint-Germain. Je suis,*

MONSIEUR,

V. T. H. & O. S.



LES MOINES

COMÉDIE

PERSONNAGES

P. ABSOLU, PRIEUR.
P. SABLANT,
P. VENTRU,
P. VINEUX,
P. FRINQUANT, } DISCRETS.
F. REPONDANT, CONVERS SACRISTAIN.
F. MATOIS,
F. AUBAINE, } PRINCIPAUX QUESTEURS.
F. SERINGUANT, APOTIQUAIRE.
F. DE LAPORTE, PORTIER.
F. SOIGNEUX, INFIRMIER.
F. COUTURE, COUTURIER.
F. BIBERON, CELERIER.
F. FRICASSE, CUISINIER.
F. FAISTOUT, SONNEUR.
F. GASTEPASTE, PATISSIER.
F. LAVIGNE, BON BOURGEOIS.
F. CHICANNEAU, FILS DE PROCUREUR.
F. FRIBOURG, SUISSE.

SOMMAIRE

La scéne est à Paris, dans le couvent des Carmes.

ACTE PREMIER

Les moines sont d'abord representez prêts d'entrer à table & transportés par avance des plaisirs qu'ils vont gouter. Mais la vue d'un seul moine bigot & scrupuleux qui semble les condamner, interrompt cette joie. Le prieur le chasse & le fait discipliner. On se met à table où l'abondance du vin & la joie qu'on a reprise est pleinement prodiguée. L'allegresse augmente à la vue des freres questeurs qui reviennent de la ville. Mais elle se tourne en fureur lorsqu'on apperçoit les besaces vuides & que les freres ont tout devoré. Les tables sont renversées & les coupables poursuivis & disciplinez sans misericorde.

ACTE DEUXIEME

Le bigot & les questeurs disciplinez viennent pousser des lamentations & des regrets touchans. Ils se consolent reciproquement & entreprennent enfin de se vanger. Ils s'encouragent par une chanson ou chamade de tambour, où chaque frere dit son couplet. Ils finissent par une descente tumultueuse à la cave, où les tonneaux sont miserablement culbutez & enfoncez.

ACTE TROISIÈME

Le prieur, ensevely dans un profond sommeil, est eveillé par des cris qui luy apprennent la vengeance des convers animez par le bigot, & le desordre de la cave. Il se lamente d'une maniere touchante, puis il s'anime au combat. Les freres montrent encor plus de courage. Alors tout le couvent est divisé en deux partis contraires & prêt d'en venir à de grandes extremitez. Mais le prieur

tache de changer cette dispofition par des difcours pathetiques & par l'afpect d'une bouteille d'un meilleur vin. Les freres commencent à être attendris, & cette fcene finiroit fans cataftrophe fi le bigot vindicatif n'eut arraché la broche des mains du cuifinier & n'eut rompu impitoiablement la bouteille du prieur. Ce debris donne lieu à de triftes lamentations qui font fuivies de la reconciliation generale du couvent.

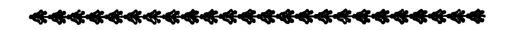
La piece finit par un cantique de joie chanté par tous les moines enfemble.





LES MOINES

COMEDIE

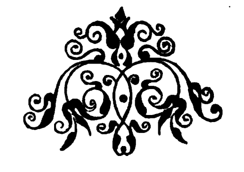


ENTRÉE

ÇA du vin, du vin,
Qu'il eſt matin.
Mais chez le bon Gregoire,
Il eſt toujours, mes chers amis, l'heure de boire.
Ma foy, donnez, & moy je vais trinquer pour vous.
De mon flaccon j'entends deja les glous, glous, glous.
Glous, glous, glous.
Ecoutez tous :
Qu'il eſt doux;
C'eſt un reveil matin pour des gens comme nous.
Fut-ce à minuit,
Quel beuveur peut au bruit,
Ne pas ſortir du lit.

Sus, ſus,
C'eſt Bacchus
Qui nous offre ſon jus.
Où ſont tous nos valets !
Jamais, jamais
On ne les trouve prets,
Au defaut des godets,
Prets en tous nos bonnets.
Beuvons à longs traits.
Ah ! Dieux ! qu'il eſt frais.
Sans ce jus dans les cieux,
Que feroient les dieux ?
Sans faire comme eux,
Peut-on etre heureux ?
Tout boit la haut,
Comme il faut.
Pourquoy ne boirions nous pas,
Icy bas ?
Goutons la douceur
De cette liqueur ;
Elle va droit au cœur
Dans un long repas.
Il faut dejeuner
Juſqu'au diner.
C'eſt à vous, au palais,
A vuider les procès,
Avocats ;
Nous vuidons les pots & les plats.
Cherchez le trepas
Dans les combats,
Le verre à la main nous faiſons plus de fracas,
Guerriers.

Ce n'eſt qu'aux cuiſiniers
Que doivent ſervir les lauriers.
Que Mars cede à Bacchus,
Laiſſons là Venus.
Sans tant de ſoupirs,
Goutons d'autres plaiſirs :
Paroiſſez nos amours, dindons & chapons,
Jambons, fauciſſons, champignons.
Que voit-on dans les plus beaux lieux,
Dans les champs ou dans la ville,
Qui contente plus les yeux ?
Chez nous il n'eſt rien qui ne brille.
Ah ! les rois ſur le throne aſſis
N'ont pas plus de rubis.



ACTE PREMIER

Le théâtre repréſente une ſalle de monaſtère où les moines ſont aſſemblez.



SCÈNE PREMIÈRE

LE PRIEUR, LES MOINES

Premier moine.

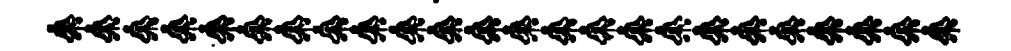
Tout repond à nos vœux. Ah! vive dom Prieur,
Qui met ſa gloire
A faire boire
Aujourd'huy du meilleur.
Ah! vive dom Prieur!
Qui met ſa gloire
A faire boire
Aujourd'huy du meilleur.

Deuxième moine.

Allons tous celebrer une feſte ſi belle;
Laiſſons aux novices le chœur.
Notre ſuperieur au cellier nous appelle,
Et d'un flaccon qu il tient nous offre la liqueur.

Chœur.

Ah ! vive dom Prieur !



SCÈNE DEUXIÈME

LE PRIEUR, LES MOINES, LE CUISINIER

Le Cuiſinier.

Mes peres, tout eſt pret.

Chœur des moines.

Beniſſons le Seigneur.

Le Prieur.

Ah ! de tant de goſiers que faut-il que j'eſpere ?
Au prix de cent flaccons puis-je les ſatisfaire.



SCÈNE TROISIÈME

LE PRIEUR, LES MOINES, UN BIGOT, CHŒUR DES MOINES

Le Prieur.

Que veut ce beuveur d'eau, ce bigot aux yeux doux ?

Chœur.

Au moyſe, au moyſe, une greſle de coups.

Premier moine.

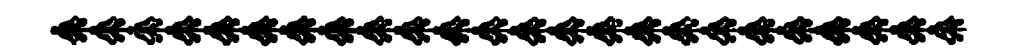
Le vin pur lavera ſon crime.

Le Prieur.

Non, qu'il ſorte.

Le Bigot.

Prieur, de mes berthes jaloux,
Faut-il donc que mon dos devienne ta victime?



Le théâtre change & repréſente un refectoirc ou le Prieur & les moines ſont à table tenans chacun une bouteille.

SCÈNE QUATRIÈME

LE PRIEUR, LES MOINES

Le Prieur.

Doux breuvage!

Premier moine.

Voiez le maître de ces lieux.
Deja le vin ſort par ſes yeux.

Le Prieur.

Quiconque m'aime
Faſſe de meme.

Chœur des moines.

Quiconque l'aime
Faſſe de meme.
Qu'à nos autels le peuple offre ſes vœux,
Les ſeuls moines ont droit d'être toujours heureux

Aux armes, aux armes, aux armes !
A coups de verres & de pots,
Parmi nous on ſe bat ſans craindre les alarmes.
Soions en liberté, quittons chappes & frocs.
Aux armes, aux armes, aux armes!

Le Prieur.

Qui boit ce pot d'un trait doit paſſer pour heros.
Nobles guerriers, troupe fidelle,
Vous qui dans le dortoir partagez mon repos,
A trinquer comme moy montrez le meme zele.

Chœur des moines.

A coups de verres & de pots,
Parmi nous on ſe bat ſans craindre les alarmes.
Soions en liberté, quittons chappes & frocs.
Aux armes, aux armes, aux armes !

Premier moine.

Bientot frere François reviendra de la queſte,

A remplir le cellier il borne fes defirs;
Il trouve en cent endroits toujours bouteille prefte.
Beuvons tous, il faura fournir à nos plaifirs.

Chœur des moines.

Aux armes, aux armes, aux armes !
A coups de verres & de pots,
Parmi nous on fe bat fans craindre les alarmes.
Soions en liberté, quittons chappes & frocs.
Aux armes, aux armes, aux armes!

Deuxieme moine.

C'eft affez, attendons le bon frere Matois ;
Pere Felix, faites merveilles;
Danfez, fautez au fond de nos bouteilles;
Chantez, joignez-vous à moy.

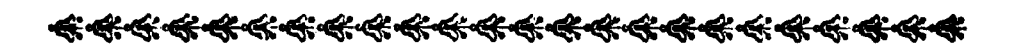
Troifieme moine.

Des plaifirs que le froc nous donne
Ne laiffons pas echaper un moment.
De grands rois ont quitté la couronne
Pour la paix d'un couvent.
Les jeux de cuifine
Partagent le jour
Dans ce doux fejour.
Va-t-on à matine,
L'on boit au retour.

Quatrieme moine.

Berthe, peu fine,
Tu nous crois bien foux

De nous fouetter tous.
De la difcipline,
Crois-tu que les coups,
Que les coups
Soient pour nous ?
Souvent les bons peres,
Pour dupper les fots,
Frappent les carreaux,
Ou leurs fcapulaires,
Mais jamais le dos,
Mais jamais le dos.



SCÈNE CINQUIÈME

LE PRIEUR, LES MOINES, LES QUESTEURS

Le Prieur.

Venez, frere Matois, avec le frere Eugene,
Entrez, fameux queſteurs, venez, venez à nous.
La paix foit avec vous,
Si la beface eſt pleine.

Premier moine.

Les ris, les jeux
Sont pour les moines,
Les ris, les jeux,
Tous les plaifirs font faits pour eux.

A quoi penfoient autresfois les Antoines

D'être toujours bourrus, jamais joyeux ?
Vous avez beau nous vanter les chanoines,
Nous beuvons & chantons comme eux.

Les ris, les jeux
Sont pour les moines,
Les ris, les jeux,
Tous les plaiſirs ſont faits pour eux.

Deuxieme moine.

Frere François, frere Lamule,
Frere François
Queſte pour deux & boit pour trois,
Quelque devot qu'il ſoit en ſa cellule.

Troiſieme moine.

Vous avez bu,
Bon frere Aubaine,
Vous avez bu,
Et mis plus d'un broc ſur le cul;
Vous ne pouvez vous ſoutenir qu'à peine.

Quatrieme moine.

Le gros tonneau
Que porte Eugene,
Le gros tonneau
Creve de trop de vin nouveau.
Nous nous trompons, amis, c'eſt ſa bedaine.

(Les moines, s'apercevant que les beſaces des queſteurs ſont vides, entrent en fureur.)

Chœur des moines.

Aux armes, aux armes, aux armes,
Donnons cent coups à ces caffards.
Le vin qu'ils nous ont bu doit leur couter des larmes
Ils ont bu tout le vin aumofné pour les Carmes.
Aux armes, aux armes, aux armes!
La difcipline en main, frappons de toutes parts.
Aux armes, aux armes, aux armes!
(Ils fortent tous en défordre.)



PREMIER INTERMÈDE

CONFIRMATION D'UN PRIEUR DANS SA CHARGE

LE PRIEUR, LES MOINES, fur l'air de *Joconde*.

A tout le chapitre affemblé,
Je viens demander grace.
Peres, mon temps eft ecoulé,
Il faut remplir ma place;
Cherchez quelqu'un qu'à cet emploi
Son merite deftine,
Et pour toujours confinez-moy
Au fond d'une cuifine.

Premier moine.

Ah! que nous dites-vous, prieur,
Et que penfez-vous faire?

Quoi donc, aurions-nous le malheur
De perdre un ſi bon pere ?
Vous eſtes ſans ceſſe à nos yeux
Un bel exemple à ſuivre.
Jamais prieur ne vecut mieux
Et n'apprit mieux à vivre.

Le Prieur.

Aux honneurs ne m'elevez pas;
C'eſt à moi de deſcendre.
La cave eſt le lieu le plus bas :
C'eſt où je dois pretendre.
Voulez-vous au peu que je vaux,
Peres, rendre juſtice;
Que le ſoin de rincer nos pots
Soit mon unique office.

Deuxieme moine.

Nos moines ceſſeront plutot
D'aimer la bonne chere,
D'unir les biens de leurs devots
Aux biens du monaſtere;
Plutot Gregoire à table aſſis
Dira ſa patenotre,
Plutot nous perdrons nos rubis,
Que d'en elire un autre.

Le Chœur.

Plutot nous perdrons nos rubis,
Que d'en elire un autre.

Le Prieur.

Un ſimple moine ſans chagrin,
  Dort quand ſon prieur veille.
Sans s'informer d'où vient le vin,
  Il ſuce la bouteille;
Mais moy, qui ſçais ce qu'à remplir
  Notre cave me coute,
Je perds la moitié du plaiſir
  Qu'à la vuider on gouſte.

Premier moine.

Aprez avoir mis à grands frais
  Du vin dans les barriques,
Aux ſiens ne l'epargner jamais,
  Ce ſont faits heroiques.
Le prieur, toujours des premiers,
  Avale ſa pitance;
Et pour donner cœur aux derniers,
  Souvent il recommence.

Le Chœur.

Le prieur, toujours des premiers,
  Avale ſa pitance;
Et pour donner cœur aux derniers,
  Souvent il recommence.

Deuxieme moine.

Polycarpe vous nomme encor
  Prieur pour cette année,
Et de Gregoire & de Victor

La voix vous eſt donnée;
Pere Nicaiſe de Merlaix
Ajoute ſon ſuffrage.
Nous ſommes les quatre diſcrets.
En faut-il davantage ?

Troiſieme moine.

Sur l'air d'*Amadis :* « Vous ne devez attendre, &c.

Vous ne devez plus pretendre
Qu'au ſoin de nous rendre heureux.
Cedez à nos vœux.
Pourquoy vous en defendre ?
Cedez, cedez, il eſt tems de vous rendre;
Cedez, rendez-vous,
Les diſcrets ſont pour vous.
D'un pere ſi doux
Quel plaiſir ne doit-on pas attendre ?

Le Prieur.

Ciel! quel triſte deſtin aux honneurs me rappelle!
Puis-je ignorer quels ſoins ſont prets de m'accabler
Ah! taiſez-vous, mon cœur rebelle,
Trop de pleurs viennent de couler;
Ma reſiſtance eſt criminelle.
Ça du vin, il m'en faut pour vous renouveler
Mille ſermens d'une amour paternelle,
Je ſens revenir tout mon zele.
Je puis, moy ſeul, tout avaler.
Non, vous ne pouvez pas flatter ma peine extreme.
Ambitieux deſir d'un emploi glorieux,
La gloire qui m'attend ne peut plaire à mes yeux.

Avoir un doux repos, voilà tout ce que j'aime.
Toi qui m'as ſoutenu toujours
Dans mes travaux paſſez, mon unique recours,
Flaccon, tu peux encor
M'aider dans les travaux qui reprennent leur cour :
Accorde à dom Prieur le ſecours qu'il implore.

Le Cuiſinier.

(Sur l'air des *Ennuyeux*.)

Pour preparer bien le repas,
Un peu de tems m'eſt neceſſaire.
Peres ne conſentez-vous pas
Que voſtre diſner ſe differe.

Le Prieur.

Soit; mais que les ragouts piquants
Reparent la perte du tems.
De changer le couvent entier,
Que tout nouveau prieur ſe pique;
A renouveler le cellier,
Il ſuffira que je m'applique.
Je laiſſe à chacun ſon employ,
S'il n'en veut un autre de moy.

Un moine.

(Sur l'air : *En nous enlevant Villeroy*.)

Je puis eſtre un fort bon queſteur,
Avec ma doucereuſe mine;
J'aime à courir, je ſuis flatteur,
Je puis eſtre un fort bon queſteur,

S'il faut un doux exterieur
Pour impofer à la beguine.

Autre moine.

Chez nous, ceux-là font grands feigneurs,
Qu'à quefter le couvent deftine,
On brigue à l'envi leurs faveurs.
Leur dos, trop neceffaire ailleurs,
Eft exemt de la difcipline.

Le Prieur.

Il faut avoir de grands talens
Pour bien reuffir à la quefte.
Il s'agit d'appauvrir les gens :
Il faut avoir de grands talens.

Premier moine.

Pere, Dieu mercy je me fens
Bonne main, bon dos, bonne tefte.

Chœur des moines.

Il faut avoir de grands talens
Pour bien reuffir à la quefte.
Il s'agit d'appauvrir les gens :
Il faut avoir de grands talens.

Un moine.

Quand nous avions frere François,
C'étoit toujours nouvelle aubaine;
Chaque jour etoit jour des Rois.

Il ſortoit de chez les bourgeois
Toujours beſace & panſe pleines.

Le Chœur.

Quand nous avions frere François,
C'étoit toujours nouvelle aubaine;
Chaque jour etoit jour des Rois.
Il ſortoit de chez les bourgeois
Toujours beſace & panſe pleines.

Le Prieur.

Il faut qu'il revive dans vous,
Ce queſteur d'heureuſe memoire,
Pour ramener un tems ſi doux.
Pour faire ſouvent de bons coups,
Tenez, liſez bien ſon grimoire;
Il faut qu'il revive dans vous,
Ce queſteur d'heureuſe memoire.

Le Sonneur.

A matine il ne vient perſonne,
Cependant je ſonne à minuit.
Lorſqu'en paix vous dormez au lit,
Pourquoi faut-il qu'on carillonne,
Lorſqu'en paix vous dormez au lit,
Pourquoy faut-il qu'on faſſe tant de bruit ?

Le Prieur.

Petit frere, on vous le pardonne,
Vous ſerez un jour mieux inſtruit.

Sonnez bien comme on vous l'a dit.
Ce n'eſt pas pour nous que l'on ſonne.
Pour nos voiſins nous faiſons tout ce bruit.

Le Chœur.

Sonnez bien comme on vous l'a dit.
Ce n'eſt pas pour nous que l'on ſonne.
Pour nos voiſins nous faiſons tout ce bruit.

Un moine.

Je ne feray jamais ſi ſot
Que de renoncer à la cave ;
Quoy, ceſſer de remplir le pot!
La cave fût-elle un cachot
Plus noír que celui d'un eſclave.
Je ne feray jamais ſi ſot
Que de renoncer à la cave.

Le Celerier.

Un celerier ne ſuffit pas
Dans un couvent comme le nôtre;
Il a trop de gens ſur le bras.
Sans ceſſe il faut doubler le pas,
Tantot pour l'un, tantot pour l'autre.

Le Chœur.

Un celerier ne ſuffit pas
Dans un couvent comme le nôtre;
Il a trop de gens ſur le bras.
Sans ceſſe il faut doubler le pas,
Tantot pour l'un, tantot pour l'autre.

Un moine.

Pour ſuppleant dans ſon emploi
Votre celerier me redoute;
Cependant s'il vouloit de moi
J'aurois ſoin du vin, ſur ma foi;
Je n'en perdrois pas une goute.

Le Prieur.

Vous eſtes un bon celerier;
Quand à la cave il faut deſcendre,
Vous ne vous faite point prier;
Mais pour vous tirer du cellier
On dit qu'il vous faut trop attendre.

Le Bibliothecaire.

Pourquoi changerois-je d'emploi,
Moy qui ſuis bibliothecaire?
Nul ne dort plus en paix que moy.
Quoi que l'on en diſe, je bois
Bien plus de vin que de pouſſiere.

Un moine.

La bibliotheque eſt chez nous
Un deſert de la Thebaide
Pour ſervir d'aſile aux hiboux.
Au bonnet nous renonçons tous,
Mais ſurtout quand le pot ſe vuide.

Le Prieur.

D'un ſavoir ridicule & vain,
Chez nous eſt bien ſot qui s'enyvre.
En eſt-on mieux, quand on eſt plein,
J'ay ſouvent dit, tenant en main,
Un gros flaccon au lieu d'un livre.

Un moine.

Le cerveau d'un moine ſavant
Produit toujours quelque folie;
Loin tout ce qui rempli de vent
Si l'on m'en croit dans le couvent,
On ne fera point d'hereſie.

Le Prieur.

Ce ſont meubles fort ſuperflus
Que ceux qu'à garder on vous donne.
Nos livres ne ſe liſent plus,
Parmi les livres defendus,
Mettez-les tous, je vous l'ordonne.

Le Chœur.

Ce ſont meubles fort ſuperflus
Que ceux qu'à garder on vous donne.
Nos livres ne ſe liſent plus,
Parmi les livres defendus,
Mettez-les tous, je vous l'ordonne.

Le Prieur au Cuiſinier.

Trop de ſoin nous accable,
Sonnez le repas.

Du chapitre à la table,
Il ne faut qu'un pas.

Le Chœur.

Trop de foin nous accable,
Sonnez le repas.
Du chapitre à la table,
Il ne faut qu'un pas.

Un moine.

Ah! qu'avant le repas, il eſt doux de ſonner;
Ce doux ſon nous donne la vie.
Au couvent, jamais on n'oublie
Le tems marqué pour le diſner.

Le Chœur.

Ah! qu'avant le repas, il est doux de ſonner;
Ce doux ſon nous donne la vie.
Au couvent, jamais on n'oublie
Le tems marqué pour le diſner.

Le Prieur.

Je bois tout mon ordinaire
Et fais mes quatre repas.
Peres, n'eſt-ce pas
Garder la regle entiere?
Vivez, vivez, ma vie eſt reguliere;
Vivez tous comme moy.
Buvez comme je bois,
C'eſt ma ſeule loy.
Chers enfans, imitez votre pere.

Un moine.

(Sur l'air : *Lully eſt mort, adieu la ſymphonie Rigaudon*)

Le Procureur de notre monaſtere
A toujours quelque affaire.
Quand on eſt au chœur,
Un feutre gris
Luy tenant lieu de frere,
Il court tout Paris
Le plus ſouvent.
C'eſt tout ce qu'il peut faire
De boire au couvent.





ACTE SECOND



SCÈNE PREMIÈRE

LE BIGOT, DEUX MOINES

Premier moine.

Une autre fois nous vous fervirons mieux.
Pouffez feul en fecret des foupirs vers les cieux;
L'eau que vous avalez vous rend la peau trop tendre,
Vous faignez pour un coup ou deux;
Le retour fera plus heureux,
Au nom de buveur d'eau fi vous ofez pretendre.

Le Bigot.

Craignez, craignez qu'enfin le ciel ne vous puniffe.
Jufqu'icy, pour le retenir,
Ingrats, j'avois porté la haire & le cilice;
Mais mon fang repandu l'oblige à vous punir.

Deuxieme moine.

Mon bras vaut mieux qu'une haire;
Il offre à redoubler fes coups.

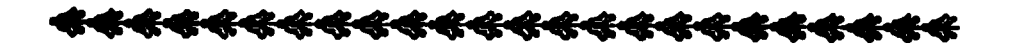
Le Bigot.

Satan vous tente, mon frere,
Sortez & fuiez loin de nous.

SCÈNE DEUXIÈME

LE BIGOT, feul.

Vengeons-nous d'eux en leur abfence,
Trinquons, comme en fecret je le fais quand je puis.
Mais helas ! cruelle vangeance!
On me croioit devot; on verra qui je fuis.
Lâche ! que t'a fervi cet air de penitence ?
A chanter tout au plus quelque antienne au lutrin.
Mais ceux-là font prieurs, qui dans leur large panfe
Savent, à plus grands flots, faire couler le vin.
Non, ne nous cachons plus : c'eft manquer de courage ;
Bouteilles, pardonnez, j'ay rougi d'etre à vous.
De me voir grand Berthier le prieur eft jaloux ;
Qu'il creve, l'ingrat, qu'il enrage
De me voir un beuveur plus illuftre que tous.
Qu'entend-je ! prend-on ma querelle ?
Ah ! beau nom de devot faudra-t-il te changer ?
Des quefteurs en courroux, c'eft la troupe rebelle.
Plaife au ciel que leurs bras s'arment pour me venger !



SCÈNE TROISIÈME

LE BIGOT, LES QUESTEURS

Premier queſteur.

Non, jamais penitent, pendant tout un careſme,
Ne fut traité ſi rudement.
Les traitres, qu'au cellier j'ay mis cent fois à meme,
Craignoient de frapper doucement.
Oh ! le cruel tourment.

Deuxieme queſteur.

Pourquoy cette dure peine ?
Ce matin, ſous le faix d'une beſace pleine,
Mon dos, mon large dos plioit à tout moment,
Et j'ay cru que dans ma bedaine
Je porterois ce poids plus aiſément.
Fut-il jamais crime plus pardonnable ?
Les chapons, les poulets, tout leur parlait pour nous
Le Prieur, aſſis à table,
N'a jamais rien voulu nous donner que des coups.

Le Bigot.

Le ciel nous ſera favorable,
Queſteurs, le pere Luc ſe declare pour vous.
Un prieur eſt redoutable ;
Mais on ſait ce que peut un devot en courroux.

Premier queſteur.

Non, jamais capucin, fût-ce un novice meme,
Ne fut traité ſi rudement.

Deuxieme queſteur.

Ah! freres, le vin ſeul, à ma douleur extreme,
Peut donner du ſoulagement!

Chœur des queſteurs.

Oh! le cruel tourment!
Non, jamais capucin, fût-ce un novice même,
Ne fut traité ſi rudement.

Premier queſteur.

Prend-on frere Matois pour quelque Nicodeme
Qu'on peut choquer impunement?

Chœur des queſteurs.

Oh! le cruel tourment!
No n, jamais capucin, fût-ce un novice même,
Ne fut traité ſi rudement.



SCÈNE QUATRIÈME

LE BIGOT, LES QUESTEURS, UN TROISIÈME

Troiſieme queſteur, un pot à la main.

Quel ſpectacle!
Quel ſpectacle charmant pour le frere Matois!
Le pot que j'ay ſauvé de leurs mains inhumaines
Ne peut-il pas ſervir de remede à nos peines?
Chers amis, vuidons-le nous trois.
Tandis que ces bourreaux m'ettrilloient au moyſe,
Je le cachois dans ma chemiſe.
Ce pot eût calmé leur courroux;
Mais j'aime plus le vin que je ne crains les coups.
Quand on obtient ce qu'on aime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix!
Que tout le couvent, ſurpris,
Condamne la ſoif extreme,
Qui coute tant de ſang à nos dos tout meurtris.

Premier queſteur.

Je meurs, helas! Adieu, cave que j'ay remplie.

Troiſieme queſteur.

Sans boire encor un coup ne quittons point la vie.

Deuxieme queſteur.

Ah! ſongeons à vanger de ſi vives douleurs.

Troiſieme queſteur.

Ah! noyons dans ce pot nos ſoupirs & nos pleurs.

SCÈNE CINQUIÈME

LE BIGOT, LES QUESTEURS, LES FRÈRES ARMEZ

Le Bigot.

Vangeons-nous du Prieur,
Qui n'epargne perſonne.

Un frere.

Nos moines courroucez
N'ont rien qui nous etonne.

Le Bigot.

Tous les convers armez
Nous offrent leur ſecours;
Sonnez, tambours.

Le Sacriſtain.

Je veux ſeul par leur defaite,
Les reduire à la buvette,
Ponpatapon, patapatapon;

Je ſavons comme on ſe bat :
N'ons-je pas eté goujat ?
Poulets, vous craignez ma brette.
Ponpatapon, tarara ponpon.

L'Apotiquaire.

A donner tant de cliſteres,
Qu'as-tu reçu de nos peres ?
Ponpatapon, patapatapon ;
Dans leur ventre un anodin
Faiſoit faire place au vin,
Place qui ne duroit gueres.
Ponpatapon, tarara ponpon.

Le Portier.

Quoi qu'il entre ou quoi qu'il ſorte,
J'ay droit de diſme à la porte.
Ponpatapon, patapatapon ;
Mais c'eſt la clef du cellier,
Dont le Prieur eſt portier,
Qu'il faut ſurtout que j'emporte.
Ponpatapon, tarara ponpon.

L'Infirmier.

Puiſqu'à la pitance on touche,
Et qu'on nous prend par la bouche,
Ponpatapon, patapatapon ;
Tamponnez-les moi d'abord,
Et ſans attendre leur mort,
Au tombeau qu'on me les couche.
Ponpatapon, tarara ponpon.

Le Couturier.

Le frere Eugene en colere,
Veut combattre à ſa maniere,
Ponpatapon, patapatapon;
Ils n'auront chauſſes ni froc;
Ma foi, cela leur eſt hoc,
Et l'on verra leur derriere.
Ponpatapon, tarara ponpon.

Le Sommelier.

A roſtir pour leur machoire
Ne mettons plus notre gloire,
Ponpatapon, patapatapon;
Ils voudroient bien, les ingrats,
Que nous n'euſſions que des bras
Et point de goſiers pour boire.
Ponpatapon, tarara ponpon.

Le Cuiſinier, tenant une broche.

Le bras de pere Gregoire
Vous repond de la victoire.
Ponpatapon, patapatapon;
J'embrocheray le Prieur,
Du moins je luy feray peur,
Afin qu'il nous laiſſe boire.
Ponpatapon, tarara ponpon.

Premier queſteur.

Pour nous mettre plus au large,
Du Prieur j'auray la charge,

Ponpatapon, patapatapon;
Icy pour etre gardien,
Il ſuffit d'entonner bien.
C'eſt aſſez, ſonnez la charge.
Ponpatapon, tarara ponpon.

Deuxieme queſteur.

Enfonçons le cellier, j'en ſortiray plus brave.

Premier queſteur.

Helas ! rompu de coups, je ne me puis haſter.

Troiſieme queſteur.

Rien ne doit arreſter
Quand on court à la cave.

Tous enſemble.

Rien ne doit arreſter,
Quand on court à la cave.



DEUXIÈME INTERMÈDE

RÉCEPTION DES NOVICES

Le Prieur, quatre poſtulants.

(Sur l'air des *Ennuyeux*.)

Reverend pere dom Prieur,
Le bruit de votre vie auſtere

Nous fait ſouhaiter le bonheur
D'entrer dans votre monaſtere;
Dans ce couvent nous voulons tous
Vivre en penitens comme vous.

Le Prieur.

Dans mon monaſtere tout plein
Je ne crois pas avoir de place.

Deuxieme poſtulant.

Pour accomplir notre deſtin
Il ne faut pas qu'on s'embarraſſe :
Eux logeront dans le grenier,
Moy de tout mon cœur au cellier.

Le Prieur.

Quoi ! vous vivre dans un couvent !
Vous ne pourriez pas vous contraindre.
De vous à vous meme ſouvent,
Je ferois forcé de me plaindre.
Or, dans ce lieu, je ne reçois
Que gens reguliers comme moy.

Deuxieme poſtulant.

Au couvent ſi je ſuis reçu,
Je donne ſix pieces de vigne.

Le Prieur.

Ah ! d'abord je m'etois deçu;
Vous avez un merite inſigne :
En vous je vois tout ce qui fait

Un religieux tres parfait.
(Aux autres.)
— Pour vous ou ferez-vous portez,
Car chez nous nul n'eft inutile.

Premier poftulant.

A faire d'excellents paftez
Je fuis, dit-on, affez habile.
On doute meme dans ces lieux
Si je les mange ou les fais mieux.

Le Prieur.

J'honore fort un patiffier,
Cet office eft confiderable;
Dez ce foir, de votre metier,
Mettez quelque plat fùr la table;
Mais que ce pafté foit bien fait,
Propre à boire, blanc & clairet.

Troifieme poftulant.

Si de quelqu'un on a befoin
Pour mettre dans la procure,
On me peut charger de ce foin.
J'entends un peu la procedure;
Mais furtout quand il faut pinter,
Je fais à miracle exploiter.

Quatrieme poftulant (Suiffe.)

Moi l'eftre un fuiffe pon fifant,
Moy fais pas crant toctrine,

Moy poufoir pien tant le coufant
Afoir foin du cuifine;
Moy poufoir encor pien carter
Fotre bon fin de Grafe;
Et de peur que fy fe cater,
Moy li ferre en fon cafe.
(En montrant fon avaloir.)

Le Prieur.

Icy d'un femblable cellier
Nous n'avons pas à faire;
Vous feriez trop bon officier
Pour notre monaftere.

Le Suiffe.

Moi de plufieurs encor fçafoir
Fricaffer la pitance;
Mais c'eft là toutes que poufoir
Tout mon petit fcience.

Le Prieur.

Qui vous a donc fait perdre en vain
Le tems jufqu'à cette heure?

Le Suiffe.

Moi chez habile medecin
Afoir fait crant temeure;
Mais chez lui n'afoir rien appris
Pendant tout mon fie,
Que d'un poulet ou d'un perdrix
Faire l'anatomie.

Le Prieur.

Vous euffiez peu dans nos befoins
Nous rendre grand fervice;
Mais ne pourriez-vous pas du moins
Chanter pendant l'office ?

Le Suiffe.

Sur mon foi moi chanter fort pien,
Et quant afoir pouteille,
Moi, fans etre muficien,
Entonner à merveille.

Le Prieur.

Eft-ce tout ce que vous favez ?

Le Suiffe.

Ouif, mon reverend pere;
Mais chez vous fi me recefez,
Moi pretens fort pien faire.
Allons, qu'à mon recefement
Chacun de fous fouffigne;
Moy l'afoir trez bon chuchement,
Si l'afoir pas toctrine.

Le Prieur.

De ce folide jugement
Ayons donc quelque gage;
Repondez quel ragout charmant
Doit plaire davantage?

Le Suiſſe.

Si ſur ma parole aujourdhuy
  Fous fouloir pien m'en croire
Le plus pon ragout eſt celuy
  Qui faire le mieux poire.

Le Prieur.

Allez, freres, je vous reçois;
Vivez & beuvez comme moi.

Chœur des poſtulans.

Beuvons, prions; qu'un ſi bon pere
De nos jours ne ſoit dans la bierre.





ACTE TROISIÈME

Le théâtre repréſente le dortoir ou le Prieur
eſt endormi.



SCÈNE PREMIÈRE

LE PRIEUR, UN MOINE, CHŒUR DES MOINES

Le Moine.

Quoi! vous dormez encor, tandis qu'un beuveur d'eau
Renverſe & prend le fruit de toute une vendange.
Le bigot, dont un puits doit être le tombeau,
Par les mains des convers à la cave ſe vange.
Dans l'eau qui te plaît tant, jetté la teſte en bas,
Sois ſeur que tu boiras, Bigot, que tu boiras.

Le Prieur.

Triſtes alarmes!
Que les ruiſſeaux de vin nous vont couter de pleurs!
Le bruit des armes
De notre heureux ſommeil interrompt les douceurs :
Tout retentit des cris que font ces frenetiques;
Armons-nous de flaccons, couvrons-nous de barriques,
Lançons verres & pots. Doux jus qui vas couler,
Te repandrai-je, helas! quand je puis t'avaler?

Chœur des moines.

Doux jus qui vas couler,
Te répandrai-je, hélas! quand je puis t'avaler ?

Le Prieur.

Ah! ciel! je crois qu'ils veulent m'accabler;
Que n'ay-je des moufquets, une epée, une pique,
Ou plutot un muid plein pour leur faire la nique.



SCÈNE DEUXIÈME

LE BIGOT, LES QUESTEURS, LES FRERES ARMEZ, LE PRIEUR, LES MOINES, CHŒUR DES FRERES.

Chœur des freres.

Au meurtre nous fommes fi faits
En maffacrant tant de Poulets,
Le cœur ne nous manque jamais.
Songe, Prieur, à ton decez;
Gregoire ne veut point de paix,
Il va t'envoier *ad Patres.*

Premier moine.

Volez, verres & pots, donnons-leur des bouteilles
Par le nez & par les oreilles;
Volez, verres, pots & flacons,
Et ne refpectez pas leur nez pleins de bourgeons.

Chœur des moines.

Volez, verres & pots, donnons-leur des bouteilles
Par le nez & par les oreilles;
Volez, verres, pots & flaccons,
Et ne respectez pas leur nez pleins de bourgeons.

Le Cuisinier, avec sa broche.

Meurs, ingrat, meurs.
Gregoire, de poulets & de bisques t'engraisse.
Pour toi seul, d'un foyer je soutiens les ardeurs,
Et tu ris de la soif qui le presse sans cesse.

Le Prieur.

Gregoire!

Le Cuisinier.

C'en est fait.

Le Prieur.

Ce ventre à double etage,
De tes sueurs le glorieux ouvrage.
Ce doux repli d'un menton toujours frais,
Le veux-tu detruire à jamais?

Le Cuisinier.

Je le veux detruire à jamais.

Le Prieur, une bouteille à la main.

Ah! ah! d'une triste bouteille
Ecoute les glous glous, & vois couler les pleurs.

Elle te prie, au nom de ce jus de la treille,
De vouloir epargner le maître des beuveurs.

Le Cuiſinier.

Ciel ! contre une bouteille affermis mon courage;
Vers le cœur de l'ingrat, pour m'ouvrir un paſſage
Juſques à la percer, il faut eſtre inhumain;
Il faut verſer, helas! du vin de l'hermitage.
Ah ! verſer! ah ! plutôt qu'on me perce le ſein.

Deux freres.

Haſte-toi ! Sa mort doit nous plaire.
Crains-tu de vanger
Le dos de ton frere ?
Quand on delibere,
On veut changer.

Le Prieur.

Quoi ! rien ne les arreſte !
Doux flaccon d'où depend mon ſort,
Il faut, ſi je te perds, me reſoudre à la mort.
Du coup fatal que l'on t'appreſte,
Je reſſentiray tout l'effort.
Le flaccon d'où depend mon ſort,
A vous tous offre un rouge bord.
Ah ! ne ſentez-vous rien, cruels, qui vous arreſte ?

Premier frere.

Cedez, le vin a des charmes
Qui captivent les heros.

Chœur des freres.

Cedons, le vin a des charmes
Qui captivent les héros.

Premier frere.

Tel eſt vainqueur dans les armes
Qu'on voit vaincu parmi les pots.

Chœur des freres.

Cedons, le vin a des charmes.
Tel eſt vainqueur dans les armes
Qu'on voit vaincu parmi les pots.

Deuxieme frere.

La ſoif qu'on ſouffre à la guerre
Vend cher la victoire aux guerriers.
Un bouchon de lierre
Vaut mieux qu'un faiſceau de lauriers.

Chœur des freres.

Cedons, le vin a des charmes,
Tel eſt vainqueur dans les armes
Qu'on voit vaincu parmi les pots.



SCÈNE TROISIÈME

LE BIGOT, LE PRIEUR, LES MOINES, CHŒUR

Le Bigot.

Pour un ſeul pot de vin, lâche & vaine tendreſſe,
Tu boiras, tu boiras, quand nous ſerons vainqueurs ;
Le dos du pere Luc & celuy des queſteurs,
Tout reproche à ton bras ſa honteuſe foibleſſe.

Chœur, tous enſemble.

O deplorable guerre,
Qui nous coute un flacon,
Sauvons le vin : la terre
Le boit, le trouve bon,
Din don don don don daine,
Sonnez le carillon.
D'une bouteille pleine
Toute l'eau de la Seine
En pleurs la changera-t-on,
Ne ſuffiroit qu'à peine
Pour pleurer un flaccon.
Din don don don don daine,
Sonnez le carillon.

Premier moine.

L'avez-vous pu verſer, le vin de l'hermitage ?
Ah ! pere Jean qu'avez-vous fait ?

Reuniſſons nos cœurs dans un meme godet
Le ſang de notre maître.
Les flaccons qu'il faudroit peut-etre,
Le ſommeil & la ſoif, queſteurs, doit appaiſer
Les tranſports de votre colere.

Le Prieur.

La paix, vivons en paix, qu'on ouvre le cellier ;
Buvons ce qu'a produit advent, careſme, octave ;
Mais pour mes maux de cœur laiſſez le vin de Grave
La paix entre buveurs, tout ſe doit oublier.
Chez eux c'eſt dans le vin qu'une injure ſe lave.
Le doux bruit des glous, glous
Deſarme leur courroux.

Deuxieme moine.

Pourquoy tant d'alarmes ?
Mettons bas les armes.

Deuxieme frere.

Qu'on nous laiſſe trinquer, ſi non guerre toujours.

Troiſieme frere.

Pour tarir vos larmes
C'eſt à la cave que je cours.



Le théâtre change & repréſente un refectoire ou on les voit tous prenans un verre & chantans enſemble.

SCÈNE QUATRIÈME

LE PRIEUR, CHŒUR

Le Prieur.

Je conſens à la paix : pour qu'elle ait un long cours,
Avec le vin coulons le reſte de nos jours.

Le Chœur.

Nous le voulons, ce ſont les charmes
Qui ſont unis aux carmes.

Hilaire au pere Luc.

Tu ne crains ni moine ni Berthe.
Pour eviter ta perte,
Rends donc gloire au vin,
Et l'on te pardonne;
L'eau n'eſt pas ſi bonne
Que ce jus divin.

Le Chœur.

Rends donc gloire au vin,
Et l'on te pardonne;

L'eau n'eſt pas ſi bonne
Que ce jus divin.

Le Bigot.

Vous n'eſtes pas les ſeuls à qui le vin ſait plaire ;
Je me ſuis au cellier coeffé plus de cent fois ;
Mais afin qu'à toute heure on boive au monaſtere,
Quand vous beuvez, je dors, quand vous dormez, je bois.

Un queſteur.

Pere Jean, ce pot vous etonne.
Dans votre goſier
Il faut qu'on l'entonne ;
Ainſi vous l'ordonne
Le chapitre entier.

Pere Luc.

Jamais d'eau, bouteille mignonne.
Ah ! faiſons la paix ;
Pardonne, pardonne,
Je n'en bois jamais.

Le Chœur.

(Tous les moines chantent la chanſon ſuivante ſur l'air de la *Chaconne de Phaeton.)*

Peres, le verre en main
Moquons-nous du lendemain,
Le flaccon eſt tout plein.
Quand tous nos futs
Seront ſans jus,

Nous chercherons quelque Berthe aux ecus.
Que nos godets ſortent des tape-cul.
Avalons de ce bourguignon;
Ah! Dieu, qu'il eſt bon!
Plaiſe au ciel que souvent
On en porte au couvent.
Il n'eſt aucun de nous
Qui n'ait droit aux glous, glous,
Depuis notre Prieur juſqu'au dernier de tous.
Buvons comme des trous;
Mondains, ſoiez jaloux
D'un bonheur ſi pur & ſi doux.
Chez vous on ne peut boire en paix :
On craint toujours femme ou procés,
Rats de cave ou laquais,
Diſmes ſur vos godets.
Sans ceſſe vos marmots
Troublent votre repos
Loin de ces fâcheux.
Qu'on eſt heureux,
Un froc craſſeux
Eſt bien moins affreux,
Malgré nos habits de gueux,
Nous beuvons en tous lieux.
Devotes & devots,
Nous rempliſſent les pots;
Quand du vin de leur clos
Ces charitables ſots
Ont chargé notre dos :
Le vin aumôné fait nargue aux impots.
Tous nos valets
Sont faits

A boire aux bufets ;
Notre Prieur
A trop d'horreur
Pour le larcin,
Surtout du vin ;
Loin ces marauds,
Nous ferions fots
De leur donner le foin des pots.
Prieur, trinquez d'abord,
Ce rouge bord
Vous convient fort.
Tout moine, bon vivant,
Fait fortune au couvent;
Mais fouvent
Un favant
N'y gagne que du vent.
Peres, moquons-nous des doctes Loyolas.
Meme aux jours gras,
Ils ne s'enyvrent pas.
Avoir le bon goût du latin,
C'eft leur deftin;
Le gout fin,
Nous l'avons tout fans lire calepin ;
Que fert Bonacina
Et Diana ?
Voicy le droit canon :
Liquidum
Fon frangit jejunium,
Voilà le droit canon;
Tout le refte eft une chanfon.

Le Prieur.

(Sur l'air : *Que les jardins ſe changent en un deſert affreux.*)

Songeons aprez la guerre aux douceurs de la paix,
Noirs habitans d'un cellier toujours frais,
Peres du chœur, grands ſoutiens de muſique,
Venez tous avec moy percer une barique,
Et vous, freres queſteurs, ſi ſoumis autrefois,
Nourriciers du couvent, accourez à ma voix.

Petit Chœur.

La cauſe nous appelle,
Ne ſoupirons plus que pour elle.

Chœur general.

(Sur l'air de *Phaeton, que de tous côtez on entende.*)

Non, n'oublions jamais
Ni dom Prieur ni ſes bienfaits.
Que de tous cotez on entende
Le nom de dom Prieur retentir dans les airs.
Eſt-il chez nous une feſte plus grande;
Tous les celliers aujourdhuy ſont ouverts.



TROISIÈME INTERMÈDE

REGLEMENT DU PRIEUR

Le Prieur.

(Sur l'air de *Joconde.)*

Parmi nous des emplois brillans,
Malheureux qui s'entefte;
Le plus beau de tous les talens,
Eft celuy de la quefte.
Quand on fçait d'un ftile flatteur
Attraper ce qu'on donne,
Sachez de la belle liqueur
Toujours fournir la tonne :
Nous aimons mieux un bon quefteur
Qu'un docteur de Sorbonne.
Que ce que vous irez quefter
Soit pour la confrerie,
Et n'allez pas vous arrefter
A faire feul frerie;
Car tout ce que nos bons devots
Donnent pour la pitance,
Il faut l'apporter fur le dos
Et non pas dans la pance.
S'il faut manger hors de chez nous,
Soutenez votre gloire;
Soiez difcrets, civils & doux,

Et ſi quelqu'un à boire
Vous invitoit, ou de la voix
Ou bien d'un coup de teſte,
Beuvez à luy neuf ou dix fois,
Pour etre plus honneſte.
Quand à table on s'aſſemblera,
Si la cave n'eſt pleine
Du peu de vin qu'on donnera,
Contentez-vous ſans peine,
Ne venez point m'importuner
Par de frivoles plaintes,
N'euſſiez-vous chacun à diſner
Que trois ou quatre pintes.
Au lieu de donner du vin frais,
Quelque fort que j'en peſte,
Souvent nos convers peu diſcrets
Vous donnent quelque reſte.
Pour eviter ces quiproquos,
Voicy ce que j'ordonne:
Ne laiſſez jamais dans les pots
Du vin que l'on vous donne.
Mais ſi jamais de mon vivant
Ils font telle ſotiſe,
Je leur feray boire du vent
Pour punir leur betiſe.
Quand vous entrez chez nous,
Point de folle depenſe;
Sur vos confreres reglez-vous,
Imitez leur prudence.
Pour epargner, les plus fervens
De tout ce monaſtere,
En plus de trente ou quarante ans

N'ufent pas une haire.
Quand on va fe difcipliner,
Sans qu'on m'en fcandalife,
A fon dos on peut pardonner
Et punir fa chemife.
On peut, tenant fa chaîne en main,
Sans que perfonne en raille,
Frapper tout doux fur fon voifin
Ou fort fur la muraille.
Voilà l'abregé de mes loix,
Peut-etre un peu trop rigoureufes ;
Mais elles rendront toutesfois,
Mes freres, vos ames heureufes.
Et quiconque les gardera
Toujours joie & lieffe aura.

FIN

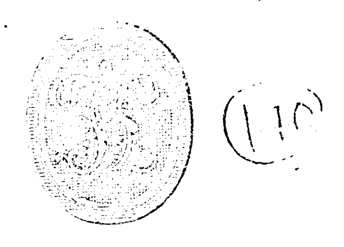


Achevé d'imprimer à Evreux,
Le huit mai mil huit cent quatre-vingt
Par Charles Hérissey
Pour J. Lemonnyer, libraire à Rouen.

Curiosités Bibliographiques

LES MOINES

[illegible]



A ROUEN

CHEZ [illegible] LEMONN[illegible]E [illegible]

1880

